« L'existentialisme radical d'Alain » (Texte d'Alain et commentaire par Jean-Michel Muglioni)

Jean-Michel Muglioni nous donne à lire ou à relire un propos d'Alain paru à l'occasion du printemps, dans La Dépêche de Rouen et de Normandie *le 1er avril 1906. Il propose quelques réflexions que lui suggère cette page sur ce qu'il appelle l'existentialisme radical d'Alain (plus de trente ans avant l'invention du terme). C'est une leçon de sagesse épicurienne : de ce que l'existence n'a pas de sens Alain ne conclut pas au désespoir mais à l'amour de ce qui existe.*

Texte d'Alain 1er avril 1908 http://alinalia.free.fr/spip.php?article276 (Pléiade, *Propos*, t.I, p.32)

« Il y a des choses qu'il faut bien accepter sans les comprendre ; en ce sens, nul ne vit sans religion. L'Univers est un fait ; il faut ici que la raison s'incline ; il faut qu'elle se résigne à dormir avant d'avoir compté les étoiles. L'enfant s'irrite contre un morceau de bois ou contre une pierre ; beaucoup d'hommes blâment la pluie, la neige, la grêle, les vents, le soleil ; cela vient de ce qu'ils n'ont pas bien compris la liaison de toutes choses ; ils croient que tous ces faits dépendent de décrets arbitraires, et qu'il y a au monde un capricieux jardinier qui peut arroser ici ou là ; c'est pourquoi ils prient : la prière est l'acte irréligieux par excellence.

« Mais celui qui a un peu compris la Nécessité, celui-là ne demande plus de comptes à l'Univers. Il ne dit pas : pourquoi cette pluie ? Pourquoi cette peste ? Pourquoi cette mort ? Car il sait qu'il n'y a point de réponse à ces questions. C'est ainsi ; voilà tout ce que l'on peut dire. Et ce n'est pas peu dire. Exister, c'est quelque chose ; cela écrase toutes les raisons.

« Eh bien, je croirais assez que le véritable sentiment religieux consiste à aimer ce qui existe. Mais ce qui existe ne mérite pas d'être aimé ? Assurément non. Il faut aimer le monde sans le juger. Il faut s'incliner devant l'existence. Je n'entends pas qu'il faut tuer sa propre raison, et comme se noyer dans le lac ; on n'aurait plus rien alors à incliner[1] ; la vie n'est pas si simple. Il faut respecter ce qu'on a de Raison, et réaliser la Justice, autant qu'on le peut. Mais il faut savoir aussi méditer sur cet axiome : aucune raison ne peut donner l'existence ; aucune existence ne peut donner ses raisons. Une femme qui accouche, c'est tout autre chose qu'un Archimède qui invente.

« Vous qui allez vers la Forêt Verte pour saisir autour des branches mouillées les premières vapeurs du printemps, vous trouverez bon que les feuilles s'étalent au nouveau soleil, qu'après cela les graines mûrissent et tombent sur la terre. On pourrait bien dire, si l'on voulait, que chacune de ces graines avait sa destinée, qui était de germer, de pousser, de devenir arbre à son tour, et cela n'arrive peut-être pas à une, pour un million de graines qui pourrissent. Mais vous n'y pensez pas. Vous ouvrez vos yeux et vos oreilles ; le même feu divin se rallume en vous ; vous sentez bien que vous êtes fils de la terre aussi ; vous adorez ce vieux monde ; vous le prenez comme il est ; vous lui pardonnez tout. Allez, amis, allez faire votre prière ; j'entends déjà les cloches de Pâques. »

Commentaire

Il y a chez Alain une philosophie de l'existence, qui est un refus de poser la question leibnizienne : *pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?*[2] On lit dans le propos du 1er avril 1908 : « *Exister, c'est quelque chose, ; cela écrase toutes le raisons*. » Et plus loin : « … *il faut savoir aussi méditer sur cet axiome : aucune raison ne peut donner l'existence, aucune existence ne peut donner ses raisons. Une femme qui accouche, c'est tout autre chose qu'un Archimède qui invente*. »

1 - Il faut sans doute lire : devant quoi s'incliner

2 - *Principes de la Nature et de la Grâce fondés en raison (1714)* § 7. Gerhardt VI p.602. On comprendra donc pourquoi Leibniz ramène en fin de compte toute nécessité au bien : c'est que la nécessité ne suffit pas à répondre à la question *pourquoi ?* qui ne peut avoir en fin de compte d'autre signification que morale et non pas même métaphysique. D'où le titre de la revue de philosophie de la *Société française de philosophie* : *revue de métaphysique et de morale*.

Que telle chose existe, cette montagne, et aussi bien l'enfant qui naît, nous pouvons l'expliquer. Nous savons que toute existence s'inscrit dans la série des causes et des effets. Que les mouvements de tout l'univers font qu'à tel ou tel moment il est tel ou tel, comme vents et marées font les vagues. Que l'océan se soulève, que le vent l'agite et que la tempête sculpte les rochers ou renverse les navires, il n'y a là qu'un enchaînement de causes et d'effets auquel ne préside aucune intention, aucune raison. La même nécessité explique les montagnes, les vallées, les plaines, la terre, le soleil, et les corps vivants aussi bien. Les *Entretiens au bord de la mer* développeront l'idée, qu'on peut dire matérialiste, d'un monde entièrement transparent mais du même coup sans raison, sans pourquoi. Matérialiste, c'est-à-dire sans finalité. Sans signification. Toute la difficulté est de comprendre que notre science, pour être une science, a dû renoncer à chercher la raison des choses.

L'existence n'a aucun sens. Et entendons ici par *existence* le fait d'exister, d'être. Par exemple ce bureau existe, cet arbre, moi-même. Le mot *existence* est pris en son sens le plus commun, sans jeu de mots, c'est-à-dire sans que soit distingué l'existence en tant qu'elle est l'existence d'un homme ou celle de n'importe quelle chose. L'existence s'impose comme un fait : l'explication que nous pouvons en donner par les causes antécédentes ou par toute notre science ne nous en donne jamais la raison. « *Il y a des choses qu'il faut bien accepter sans les comprendre ; en ce sens, nul ne vit sans religion. L'Univers est un fait ; il faut ici que la raison s'incline ; il faut qu'elle se résigne à dormir avant d'avoir compté les étoiles* ».

Faut-il donc désespérer, puisque exister n'est qu'un effet qui vient d'une cause qui elle-même n'est qu'un effet ? Nous ne pouvons accuser aucune divinité de ce qui arrive, beau temps ou catastrophe, naissances ou morts : prier pour qu'il en soit autrement et selon nos vœux est vain. « *La prière est l'acte irréligieux par excellence* ». Superstition. La nécessité de tout ce qui existe signifie que le monde est indifférent à nos désirs : aucun dieu ne s'intéresse à notre sort. Vérité épicurienne. Mais du même coup nous savons que nous n'avons rien à attendre des événements et qu'il n'y a de sens que par nous, si nous le voulons. Le refus d'exister, le suicide n'a pas plus de sens que la naissance et s'inscrit comme elle dans la série des causes. Reste à « *réaliser la justice autant qu'on le peut* » : il y a beaucoup à faire.

Ce propos, sibyllin, comme souvent chez Alain, s'achève sur une évocation du printemps : le promeneur oublie tout ce que sa science peut lui apprendre sur la forêt et la manière dont elle est parvenue à l'existence, tout ce que l'astronomie lui apprend de la place du soleil printanier dans le ciel. Il ne se représente pas la vie des arbres comme un destin qui leur serait réservé par une puissance hostile ou amie. Il est pris lui aussi par le renouveau printanier. Il s'abandonne à la poésie du monde.

L'existentialisme radical de ce propos a quelque chose de païen, d'un paganisme sans les dieux. Que j'existe ici et maintenant, que je sois là ou ailleurs, cela n'a pas plus de raison que la présence ici et maintenant de cet arbre qui fleurit ou le fait que tel massif montagneux soit là ou ailleurs. De là une parenté entre le monde et nous, et pour nous la poésie du printemps, que fête Pâques. Il dépend de nous d'aimer ce qui existe. Ainsi Pâques est subverti ou plutôt sauvé et rendu à sa vérité première.